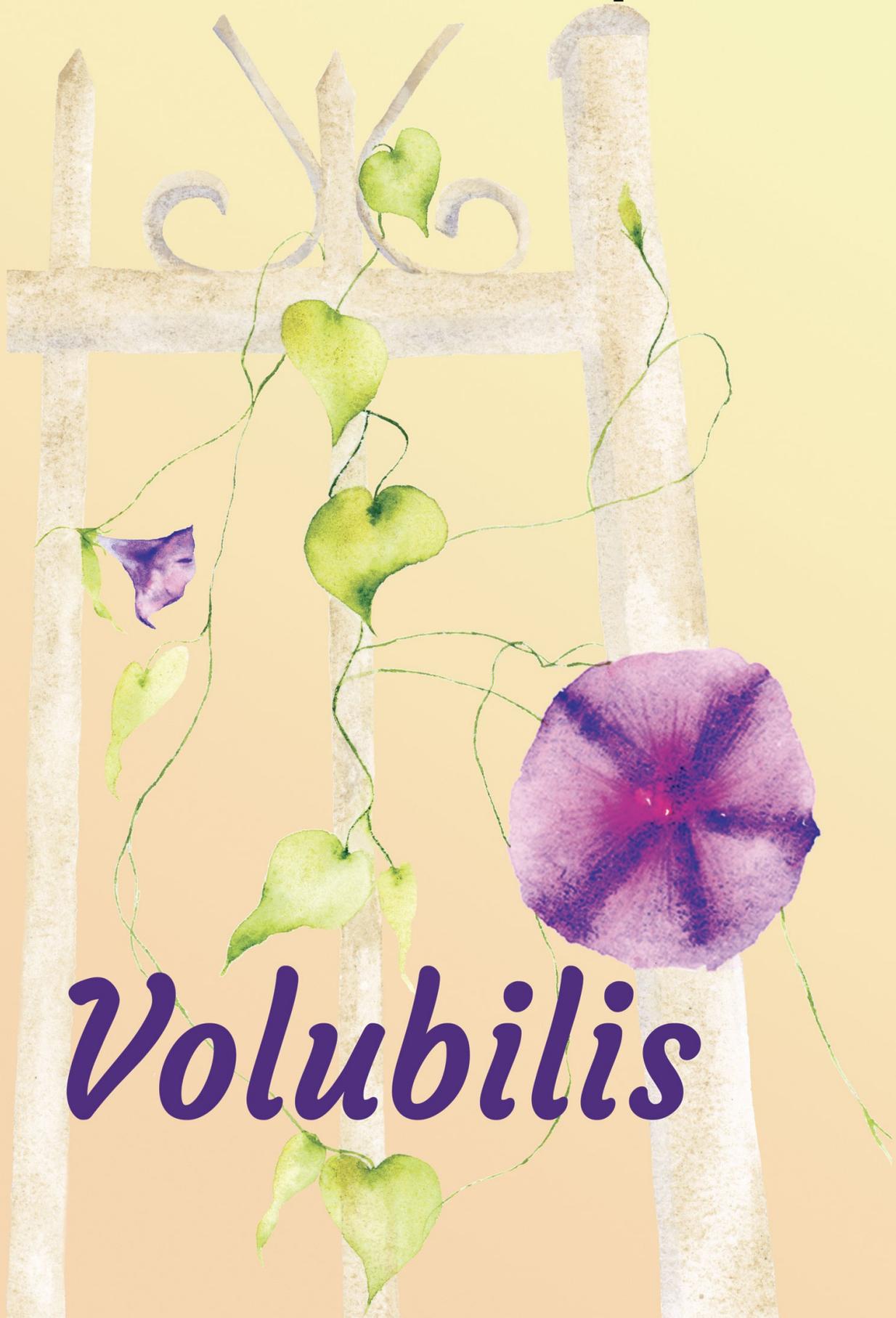


Carole Caspar



Volubilis

Carole CASPAR

Volubilis

© Carole CASPAR, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3169-2

Librinova”

www.librinova.com

Image de couverture : Anne-Sophie BOCQUET

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma mère, parce qu'elle a aimé celui-là,
et ne lira pas les suivants.*

Partie I : Hors du monde

Je ne suis pas une poule de luxe. Je ne fréquente pas les Palaces et ne me déplace jamais sur des stilettes de quinze centimètres. Pour moi, la séduction ne passe ni par les décolletés plongeants, ni par les jupes ras-des-fesses. Non, je pense être restée quelqu'un de simple. Fidèle à mes origines. J'ai grandi à la campagne, dans le fin fond de la Seine et Marne. Mes parents étaient fermiers, tout comme leurs parents avant eux. Mais si l'exploitation familiale et ses 80 vaches laitières suffisaient à ma mère, mon père, lui avait plus d'ambition. Il s'est donc impliqué dans la vie syndicale, pour gagner en pouvoir, puis a rejoint la plus puissante des organisations paysannes, la FNSEA. Il passait plus de temps dans des bureaux que les pieds dans la boue. Et il aimait ça. Côté du beau monde lui était un peu monté à la tête. Il cherchait à plaire, à progresser à tout prix. Aussi, quand le grand pont de la fédération est venu visiter notre exploitation et qu'il a jeté son dévolu sur moi, mon père n'a rien trouvé à redire. Ma mère non plus d'ailleurs, qui m'avait toujours regardée comme une chose étrange, extérieure à sa vie, avec laquelle elle était pourtant obligée de cohabiter.

C'est ainsi qu'à quinze ans, sous le prétexte fallacieux de me faire « découvrir la Capitale », je suis partie avec Roger Desforges, à bord de sa Mercedes aux sièges en cuir. Les regards concupiscent qu'il portait sur moi ne pouvaient laisser aucun doute sur ses intentions. Mais j'étais loin d'être une oie blanche. Mon corps m'avait titillé il y a déjà quelques années et j'avais expérimenté toutes sortes de plaisirs seule ou avec des hommes des environs. J'étais une enfant précoce, comme on dit. Enfin, du moins dans le domaine du sexe.

Car pour le reste, j'étais une élève dissipée. Peu attentive. Pas à l'aise avec les autres. Une sauvageonne, souvent qualifiée de mauvaise graine par mes institutrices qui jetaient sur moi des regards peu amènes. Peut-être sentaient-elle déjà que d'ici quelques années, je pourrais me taper leur mari (c'est arrivé pour au moins l'une d'entre elles).

Raison de plus pour saisir l'opportunité qui m'était offerte de fuir cet enfer vert dans lequel je ne m'épanouissais pas. Les hommes du coin étaient trop rustauds, pas assez inventifs et peu entreprenants. Souvent ils sentaient le fumier et passaient leur temps à zyeuter alentours de peur de se faire prendre. J'avais besoin de plus d'attention.

Roger fut mon mentor. Il m'installa dans un coquet appartement de la rue de Rivoli où je passais la plupart de mon temps, nue, à lire des romans. Enfin, à essayer de lire des romans. Roger considérait que je devais avoir une certaine éducation. Les bibliothèques du deux pièces regorgeaient de classiques de la

littérature et d'ouvrages sur l'art. Pour lui faire plaisir, au début, je me suis forcée. Et j'ai trouvé ça d'un ennui ! C'est vrai, pourquoi diable s'intéresser au passé ? Bon, je reconnais que certains livres m'ont apporté un moment de distraction, mais la plupart du temps, je me mettais à rêvasser, perdant le fil de ma lecture durant de longs moments. Je préférais observer les passants par la fenêtre. Leurs attitudes, leurs gestes me suffisaient à imaginer le reste.

Roger m'a aussi incitée à sortir, à aller au musée. C'était une mauvaise idée. Voyant que je ne prenais pas l'initiative, il m'a accompagnée. Seulement les lieux prisés sont toujours bondés et dès qu'il y a du monde, c'est plus fort que moi, je panique. Pas à ma place, je me transforme instantanément en biche aux abois. Et cela fait de moi une proie potentielle. Pas du tout le but de la manœuvre.

Comme en plus de cela, je ne me suis jamais intéressée aux jolies robes, ni au maquillage, Roger a fini par lâcher l'affaire. Il m'a trouvée différente, rafraîchissante à vrai dire : pas d'attente, pas de demande, pas de caprice. Finalement, j'avais de l'avenir.

Je suis restée trois ans avec lui. Jusqu'à ma majorité. Attiré par plus jeune que moi, il m'a alors laissée voler de mes propres ailes. Un petit pécule pour démarrer et surtout l'ébauche d'un carnet d'adresse constitué « d'hommes bien » en poche. Par hommes bien il faut comprendre sains, non violents, qui ne multiplient pas les aventures mais cherchent la stabilité d'une relation soumise sans surprise. Hors mariage et hors engagement. Des hommes d'affaires qui ont réussi. La sous-couche de la CSP++. Ceux qui ont de l'argent sans crouler dessous. Et qui veulent passer du bon temps mais n'en ont pas vraiment le loisir. Pour qui le maître mot est rentabilité. Ils savent ce qu'ils aiment, ce qu'ils veulent et ils veulent l'obtenir vite et sans discussion. Je partage ça avec eux.

Ne vous méprenez pas, je ne suis pas une prostituée. Même si je vis de mes relations sexuelles, je ne tapine pas et mes prestations ne sont pas tarifées. Je passe mes soirées avec quelques galants fidèles à mes charmes. Ils paient la chambre, parfois mon dîner et laissent une enveloppe sur la table de chevet avant de partir. Alors, amant ou client, la terminologie importe guère. Il s'agit d'une relation gagnant-gagnant où chacun trouve son compte.

Maintenant, vous vous demandez peut-être à quoi je ressemble ? À 32 ans, il me reste encore de belles années devant moi. Les qualificatifs qui reviennent le plus souvent au sujet de ma personne sont : plaisante, attirante ou bandante selon le niveau d'excitation de leur auteur. Mais encore une fois, ne vous faites pas de fausses idées, je ne suis pas une beauté fatale. Plutôt quelconque selon moi. Ça

tombe bien, j'aime passer inaperçue. Je porte les cheveux longs pour éviter les frais de coiffeur. De toute façon, pour beaucoup d'hommes, il s'agit d'un critère fondamental de féminité. Ma crinière est châtain et mes yeux marron. Allez, ne soyez pas déçu, je vous avais prévenu, je n'ai rien d'exceptionnel. Ma frange retombe largement sur mon visage pour mieux cacher les expressions qui pourraient transparaître dans un moment de relâchement. Mon nez est fin et droit, ma bouche pulpeuse. Une bouche à pipe dont je sais particulièrement bien me servir pour combler mes clients les plus exigeants en la matière. Je soigne mon corps, mon outil de travail. Mais là encore, rien d'exceptionnel : ma poitrine est menue, pas de dépense inutile en soutien-gorge, c'est très pratique. Ma taille marquée, mes hanches larges et mes fesses rebondies semblent faire le bonheur des connaisseurs qui m'entourent. Voilà pour mon portrait. Ah si, une précision encore. Un élément important si vous souhaitez me connaître vraiment : je suis allergique aux produits laitiers. Plus facile pour garder la ligne car beaucoup de friandises, ainsi que la plupart des plats en sauce et les viennoiseries me sont interdits.

Croyez-le ou non, cette allergie a été un critère déterminant dans ma vie. Elle a contribué au fort sentiment de rejet éprouvé depuis toujours par ma mère. Je me souviens d'elle jetant sur moi un regard de dégoût en marmonnant :

— Comment diable peut-elle me faire ça ? Les vaches, c'est dans notre sang, c'est une tradition familiale.

Et effectivement, l'élevage c'était toute sa vie. L'héritage de son père et de son grand père dont elle tirait sa fierté de grand propriétaire terrien.

Dès le départ, je fus une déception pour elle. Durant toute sa grossesse, elle s'imagina enceinte d'un garçon. Raphaël, son petit ange. L'héritier mâle chéri qui reprendrait les rênes du domaine. Les échographies ne la détrompèrent pas. La première fois, la position recroquevillée de l'enfant en devenir interdisait tout pronostic, la seconde, le cordon ombilical fut confondu avec un pénis. Après un accouchement difficile, ma mère découvrit avec horreur que j'étais née fille. Fidèle à son projet initial, elle me nomma Raphaëlle. Mais elle refusa catégoriquement de m'allaiter.

Pourtant, je ne supportais pas le lait maternisé avec lequel elle persistait à me nourrir. Qualifiée de « bébé hurlleur », elle se contenta de me laisser pleurer et de mettre un peu de crème sur les plaques d'exéma qui me couvraient le corps.

Alerté par le retard de croissance, le pédiatre préconisa des analyses et le diagnostic tomba : allergie sévère à la caséine du lait de vache. L'affront de trop

pour ma mère. Bien qu'elle m'ait mise au monde, elle en vint à douter que je sois réellement sa fille. Du moins, c'est l'impression que j'ai eue, d'aussi loin que remontent mes souvenirs. Quand elle évoquait mon allergie, source incommensurable de problèmes, notamment pour l'élaboration des menus spécifiques qui m'étaient destinés, j'avais l'impression d'être atteinte d'une maladie honteuse.

Le médecin s'était pourtant voulu rassurant : l'allergie au lait chez l'enfant passe dans la plupart des cas vers l'âge de trois ou quatre ans. Ma mère essaya donc régulièrement d'intégrer des préparations laitières dans mon alimentation, avec pour seule conséquence de me rendre systématiquement malade. Elle renonça quand à l'âge de huit ans je finis hospitalisée à la suite de sa dernière tentative. Je fus alors cantonnée aux pâtes-jambon sans beurre ni gruyère. Autant dire que l'alimentation n'a jamais été pour moi une source de plaisir. C'est peut-être pour ça que j'ai dû chercher ailleurs...

Enfant, cette allergie a fortement contribué à mon isolement : difficile de se faire des amis quand on ne peut participer à aucun goûter d'anniversaire. On me regardait comme une bête curieuse, au point que j'aurais aimé pouvoir disparaître. Très tôt, le don d'invisibilité m'a fasciné.

Aujourd'hui, d'une certaine manière, je suis fière de le maîtriser. Aux yeux de la société, je n'existe pas. Je n'ai ni carte vitale ni carte d'identité. Pas plus que de compte bancaire. Mon nom n'apparaît dans aucun fichier, à part peut-être dans les méandres de l'état civil.

Je suis rentrée quelques fois au domicile familial pendant l'épisode de la rue de Rivoli. Mais j'en garde un souvenir amer. Ma mère, pour se remettre de son échec, a longtemps tanné mon père pour avoir un second enfant. Il a fini par céder afin d'avoir la paix. J'ai donc une petite sœur, Lillie, qui ne présente pas les mêmes tares que moi. Elle avait à peine trois ans lorsque je suis partie. Je me rappelle comme son visage s'illuminait lorsque je lui offrais des babioles achetées à la hâte dans la boutique pour touristes en bas de mon immeuble. Elle au moins avait l'air contente de me voir. Mes parents eux, regardaient ailleurs. Aussi, depuis ma majorité, je n'y suis plus retournée.

Vous voulez savoir comment je trouve mes amants ? Ne me cherchez pas sur la toile, je déteste la technologie. J'ai besoin de savoir à qui je m'adresse. Ce que j'aime c'est les rapports directs, humains, quoi. Et comme on échange entre amis les adresses des bons restos, eh bien les hommes d'affaires se refilent leur plan cul. Enfin, surtout lorsqu'ils n'en ont plus l'usage... Mais c'est suffisant pour entretenir mon réseau.

Alors qui sont mes amants ? Je vais vous parler de mes préférés. Ou mieux, je vais vous décrire ma semaine.